

CHANT CINQUIÈME.

APRÈS un sommeil troublé par de noires visions, Thirza rouvrit ses yeux à la lumière du jour; elle quitta précipitamment son lit couvert de peaux de bêtes. Ainsi se lève un voyageur à demi éveillé, qui, excédé de fatigue, s'étoit couché sous le cintre d'un roc caverneux, lorsque son ange bienfaisant lui a représenté en songe que le roc fondoit sur sa tête; il se retire en tremblant, et l'instant d'après il entend avec effroi le roc s'écrouler avec fracas. Il y a laissé, en se sauvant, le compagnon de son triste voyage; et il ne sait pas encore que le malheureux est accablé sous les ruines. « Quels fantômes terribles, dit Thirza, ont passé devant moi en songe! quels spectres lugubres! je ne sais rien qui leur ressemble dans la nature. Grâces te soient rendues, aimable clarté du jour; tu les as dissipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez, parterres émaillés, l'objet de mes soins les plus agréables, vos parfums divers, exprimés par la douce chaleur du

LA MORT D'ABEL. CHANT CINQUIÈME. 15)
matin, vont rafraîchir mon cerveau fatigué. Et vous, ô joyeux habitants de l'air! vos tendres accents vont rétablir la sérénité dans mon âme : ma voix va se mêler à vos ramage; mes louanges et mes actions de grâce s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. Créateur et conservateur tout-puissant, mon âme confondue par tes bontés n'exprime qu'imparfaitement l'immensité de tes bienfaits, et la grandeur de ma reconnaissance. Ta providence veille sans cesse, tandis que les voiles de la nuit et les pavots du sommeil sont appesantis sur nos yeux. Ah! que mes louanges et mes actions de grâce se mêlent avec celles de toute la nature réparée! » A ces mots, elle sortit de la cabane, et s'avança vers les fleurs qui venoient d'être épanouies : les zéphyr du matin leur ravissoient leurs premiers parfums. « Mais, continua-t-elle, pourquoi donc cette sombre tristesse qui, malgré moi, me pénètre jusqu'au fond de l'âme? Je frissonne intérieurement. Qui peut me causer un serrement de cœur si extraordinaire? Il me semble voir des nuages obscurs qui s'avancent sous l'horizon en masses énormes, semblables à des

montagnes; à leur aspect, toute la nature se tait, et les campagnes contristées frémissent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu, Abel? Chère moitié de mon âme, je cours me jeter dans tes bras, poursuivie par de noirs soucis, comme on court à travers un bois épais et solitaire, pour regagner la plaine, lorsqu'on est poursuivi par la peur.»

Et tout en disant ces mots, elle doubloit le pas, lorsque Méhala, sortant de sa cabane, vint à sa rencontre. « Je te salue, ô ma chère sœur! lui cria-t-elle, où vas-tu avec tant de hâte? pourquoi ces cheveux épars, où tu n'as daigné entrelacer aucune fleur, aucun ornement? »

« Je cours, dit Thirza, me jeter dans les bras de mon bien-aimé : des frayeurs extraordinaires m'ont inquiétée pendant mon sommeil, et encore à présent elles me pénètrent jusqu'au fond de l'âme; la sérénité du matin ne les a pas dissipées : mais le calme que n'a pu me rendre une belle aurore printanière, que n'a pu me rendre l'aspect riant de la nature dans son plus grand éclat, je le trouverai auprès de mon bien-aimé : je cours me jeter dans ses bras. »

A ces mots, l'épouse de Caïn dit en soupirant : « Hélas! je n'ai pas cette douceur; je ne puis tirer de consolation que de mon père qui m'aime, de ma mère qui me chérit aussi, de toi, Thirza, et de ton époux. Oui, c'est près de vous que je dépose les soucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule sur ma tête. La belle nature ne lui inspire que de la mélancolie : il regrette les travaux qu'il lui faut supporter pour rendre ses champs fructueux; mais ce qui me fait le plus gémir, c'est sa haine invétérée contre son frère! »

Méhala se mit à pleurer; sa sœur, pleurant aussi, l'embrassa tendrement, et lui dit : « Que de larmes amères cette idée fait verser à mon époux et à moi, pendant les intervalles d'insomnie que nos chagrins nous occasionnent! Notre ressource est de lever nos mains au ciel, et d'implorer le Tout-Puissant : ah! puisse un rayon de sa bonté dissiper les sombres nuages de ce cœur où croît une odieuse ivraie qui étouffe tout principe de vertu! Alors le doux repos renaitra autour de nos cabanes, et le chagrin ne ternira plus le front de notre père, ni celui de notre

tendre mère, que la dureté de leur fils aîné accable de douleur. »

Méhala reprit en pleurant : « Ah ! c'est là, c'est là aussi le sujet de mes prières. Hélas ! combien de fois m'arrive-t-il de passer plus de la moitié des nuits à pleurer avec sanglots pour mon époux, et à prier à voix basse l'Eternel de lui amollir le cœur ! Mais s'il arrive que ma prière et mes sanglots s'exhalent assez haut pour le réveiller à mon côté, alors sa voix foudroyante me glace d'effroi ; il me reproche que je trouble son repos, l'unique bonheur que Dieu irrité lui laisse goûter sur cette terre maudite. Hélas ! Thirza, voilà ce que je demande sans cesse au ciel, occupée dans la cabane aux affaires domestiques ; mes jeunes enfants pleurent autour de moi, en voyant couler mes larmes, et dans leur langage enfantin, qu'ils accompagnent d'innocentes caresses, ils me demandent pourquoi je pleure. Hélas ! Thirza, je dépéris par la douleur, comme une fleur à laquelle des arbres trop pressés interceptent la rosée rafraîchissante et les rayons échauffants du soleil. Aujourd'hui encore lorsqu'il est sorti de la cabane avant l'au-

rore, ah ! qu'il étoit terrible ! jamais la mélancolie n'avoit été si fortement empreinte sur son front ; la fureur étinceloit dans ses yeux, sous l'abri de ses sourcils épais. En passant le seuil de la porte, je l'entendois, et j'en frissonnois d'horreur ; je l'entendois s'exhaler en imprécations, et maudire l'heure de sa naissance : c'est ainsi qu'il saluoit l'aube matinale. Il est vrai, Thirza, comme tu en as été témoin plusieurs fois, que ses principes de vertu, redevenant les plus forts, étouffent ces idées ténébreuses, et rendent le calme à son âme. Alors il nous demande pardon de nous avoir offensés ; mais, hélas ! bientôt cette foible lueur se dissipe, ainsi que dans les jours sombres de l'hiver le soleil perce avec peine l'épaisseur des nuages qui bientôt se rejoignent, et le cachent de nouveau à nos yeux. Espérons pourtant qu'à la fin la sérénité du printemps les écartera entièrement ; ne cessons jamais de le demander à Dieu. Pour moi, je nourris toujours cette espérance au fond de mon cœur. »

Tandis que Méhala parloit, Thirza écou-
toit, en pâlisant, du côté du bocage. « Quels accents lugubres entends-je venir du côté

des arbres?... dit-elle toute frissonnante. Jamais douleur ne s'est exprimée par des plaintes si vives : ma sœur, c'est du côté de ces arbres.... hélas ! cette scène désolante semble s'approcher d'ici... O Dieu!... » A ces mots, Thirza tomba défaillante dans les bras de sa sœur.

Adam, d'un pas chancelant, sortoit de derrière les arbres ; il portoit sur ses épaules le triste fardeau, le corps de son fils : Eve, la tête penchée, marchoit à côté de lui ; tantôt elle tournoit son visage flétri par la douleur du côté du cadavre sanglant ; tantôt elle l'enveloppoit dans sa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza étoit restée immobile dans les bras de sa sœur ; Méhala s'évanouit aussi sous le fardeau qu'elle soutenoit ; ses jambes chancelantes manquant sous elle, sa foiblesse, jointe à sa charge, la renversa par terre. Ainsi, quand trois aimables compagnes, unies par une tendre affection, sont allées ensemble, par une belle soirée de l'été, vers le temps de la moisson, visiter les campagnes dorées d'épis, si la foudre tombe à leurs pieds,

l'effroi du coup imprévu les renverse : mais si, revenues peu à peu de leur frayeur, deux d'entre elles voient à leur côté la troisième réduite en cendres, elles retombent frappées d'un nouveau saisissement plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut aussi la situation des deux filles d'Adam, lorsque, se réveillant, elles virent le cadavre de celui qu'elles aimoient. Adam venoit de l'étendre sur l'herbe, et retenoit dans ses bras son épouse toujours prête à retomber à terre. « Où suis-je?... s'écria Thirza, ô Dieu ! où suis-je?... comme le voilà étendu... Abel, ah ! pourquoi faut-il que je me sois éveillée?... lumière odieuse!... ah ! malheureuse que je suis!.. Méhala, ah ! que je suis malheureuse!.. le voilà étendu mort ! ô spectacle horrible ! je suis frappée comme d'un coup de tonnerre... Lumière odieuse, pourquoi faut-il que tu me sois rendue? »

« Thirza.... s'écria Méhala d'une voix tremblante, ah ! ne te laisse pas accabler de l'idée funeste qui me terrasse moi-même!... Ah ! Thirza ! tu retombes encore!.. réveille-toi, Thirza ; approchons-nous ; nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur ;

il n'est pas mort.... approchons-nous; ta voix, tes embrassements le réveilleront. »

Après ces mots, les deux sœurs s'étant appuyées l'une sur l'autre pour se relever, se traînèrent tremblantes et sans force jusque vers le cadavre; « O mon père! ô ma mère! Comme ils fondent en larmes!... Quels frissons me saisissent!.... s'écria Thirza en se trouvant près du cadavre. Abel!... Abel!... mon bien-aimé! cher époux, mon bonheur, ma vie, mon tout! réveille-toi.... Ah! malheur extrême! tu ne te réveilles pas. Abel... entends mes cris plaintifs, entends les cris de ton épouse. » Puis elle se précipita sur le cadavre, et voulut l'embrasser: mais, voyant la blessure et le sang qui lui couvrait le front, elle recula épouvantée, et poussa un cri aigu. Elle étoit à terre, sans voix, sans mouvement, sans apparence de vie, pâle et froide comme un marbre inanimé. Le désespoir étoit peint dans ses yeux ouverts et fixes. Méhala pleuroit à côté d'elle; et, les mains jointes, elle levoit au ciel ses yeux noyés de larmes, qu'elle rabattoit de moment à autre vers le cadavre.

Adam sentit sa douleur augmentée par

celle de ses filles; il essaya de les consoler. « O mes bien-aimées! ô Méhala! ô Thirza! leur dit-il, que ne puis-je apaiser vos maux! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes consolations. Pendant que, désespérés, nous pleurions, Eve et moi, auprès de ce cadavre, un ange d'une beauté céleste est venu à nous, envoyé par le Dieu de bonté, pour nous porter des paroles de consolation. « Pleurez, « nous a-t-il dit, mais ne soyez pas inconsolables. Vous ne devez pas regarder votre « fils comme ayant entièrement cessé d'exister. Remettez à la terre cette poussière qui « a servi d'enveloppe à son âme. Quant à « l'âme même, la voilà dégagée des liens du « corps: celui qu'elle animoit est plus heureux que ne peut le concevoir une âme encore environnée de son limon terrestre; « vous ne serez séparés de lui que pour un « court espace de temps, après lequel, lui « étant réunis, vous goûterez avec lui des « torrents de délices, dont les sens charnels « et grossiers ne sauroient vous donner une « idée. » Ah! mes bien-aimées, ne profanez pas les funérailles du bienheureux par des plaintes inconsolables. »

Tandis que Thirza restoit toujours sans mouvement et sans voix, l'épouse de Caïn, joignant ses mains au dessus de sa tête, exprimoit sa douleur en ces termes : « O mon père ! est-ce que tu voudrois nous interdire les pleurs ? Quelle vue affreuse que ce cadavre tristement étendu ! O toi, notre consolation, notre joie, ô Abel ! tu nous es donc ravi pour toujours ; et notre occupation la plus douce sera de pleurer sur toi jusqu'à l'heure de notre mort ! Oui, te voilà en possession de cette béatitude, dont l'attente t'a fait verser tant de saintes larmes, et après laquelle je soupire à présent plus que jamais. Voilà que nous gémissons de ta perte dans ce triste exil où nous vivons ! Tu nous as été enlevé ; et notre plus douce occupation sera de pleurer sur toi, jusqu'à l'heure désirée de notre mort. Caïn, Caïn ! où étois-tu lorsque ton frère est mort ? Ah ! si du moins, avant qu'il eût rendu le dernier soupir, tu l'avois embrassé avec une tendresse fraternelle ; si tu avois alors imploré le secours de ses saintes prières, avec quelle affection il t'auroit encore serré dans ses bras défaillants, et béni de ses lèvres mourantes ! Quelle douce con-

solation, quel heureux soulagement, c'eût été pour toi à l'avenir ! Mais... ô ma mère... quelle nouvelle douleur te rend défaillante?... Tu te tais... tu parois frissonner d'horreur... Mon père ! quelle consternation se répand sur ton visage ? Funeste pressentiment ! où est-il ? le savez-vous, ô mon père ! le savez-vous, ma mère ? Où est Caïn ? où est mon époux ? »

Eve abattue s'écria : « Qui sait jusqu'où le poursuit la vengeance divine ! Ah Dieu ! le malheureux ! c'est... Mais que vais-je dire ? je tremble de parler... malheureuse mère que je suis ! affreuse et détestable idée, ne tourmente que moi ; déchire mon sein comme le feu de l'enfer. Ah ! mère infortunée ! pourquoi... » Méhala saisie, s'écria : « Laisse éclater, ô ma mère ! laisse éclater sur moi le fatal orage ; aussi-bien mes soupçons m'arrachent déjà les entrailles. O mon père ! ô ma mère ! ne m'épargnez plus. Caïn auroit-il... ah ! parlez, je vous en conjure... » « Il l'a tué, Méhala ; Thirza, il l'a tué, » s'écria Eve ; et aussitôt l'excès de sa douleur lui ôta l'usage de la parole.

L'épouse de Caïn étoit frappée d'une ten-

reur muette; ses yeux immobiles ne versaient point de larmes; une sueur froide couloit de son front; ses lèvres décolorées trembloient; puis elle s'écria : « Il a tué Abel! Caïn, mon époux, a tué son frère! O crime horrible!... Où es-tu, fraticide? où... où ton forfait te poursuit-il... Le tonnerre de Dieu a-t-il vengé ton frère? N'existes-tu plus, malheureux? ou, si tu existes, où es-tu à présent? quelles contrées le désespoir te fait-il parcourir? » Ainsi se lamentoit Méhala, en s'arrachant les cheveux.

« Barbare fraticide! s'écria Thirza, ah!... comment a-t-il pu massacrer ce bon, ce vertueux frère, qui sans doute, sous le coup mortel, l'aura regardé avec des yeux pleins d'amour! Ah! Caïn, maudit... maudit soit... O ma sœur! ô Thirza! ne le maudis pas, s'écria Méhala, ne le maudis pas; c'est ton frère, c'est mon époux; implorons bien plutôt la miséricorde de Dieu sur lui. Je suis sûre que, tombant ensanglantée, la sainte victime de sa fureur a jeté sur lui des regards de compassion; qu'elle l'a béni, et qu'à présent, prosternée devant le trône de l'Éternel, elle demande grâce pour lui. Ne le maudis pas, Thirza; ne maudis pas ton frère :

que nos prières s'élèvent de la poussière, et se joignent à celles du bienheureux. »

« Où m'emporte l'excès de mes maux! repartit Thirza. Je ne l'ai pas maudit, Méhala, je ne l'ai pas maudit : le malheureux!... » A ces mots, elle tomba sur le cadavre : elle baisa ses joues inondées de sang, et ses lèvres froides et livides. Elle demeura long-temps ensevelie dans une douleur muette, puis elle s'écria d'une voix entrecoupée : « Ah! que n'ai-je pu, lorsque tu tombois, baiser encore tes lèvres pâles, entendre encore de ta bouche les expressions de ton amour! Ton œil mourant se seroit encore tourné vers moi; peut-être... et plutôt à Dieu que cela me fût arrivé! peut-être aurois-je expiré en t'embrassant pour la dernière fois. Que ne puis-je encore à présent te suivre! Que mon corps n'est-il étendu sans vie à côté du tien! Mais je te survis, hélas! pour être en proie à des maux inexprimables. Berceaux qui me fûtes si agréables, vous m'inspirerez désormais la terreur : je croirai vous entendre me redemander celui qui, sous vos cintres ombrageux, m'embrassoit avec de si vifs transports. Les fontaines murmurantes me paroîtront

gémir de sa perte. Pauvre délaissée! je ne vais plus faire que pleurer mon désastre, soit à l'ombre des bocages, soit sur le bord des ruisseaux. Il m'échappe, hélas! je l'ai perdu pour jamais. Ah Dieu! je verrai toujours ces yeux éteints, immobiles, cette pâleur mortelle, ces joues livides, ce sang qui teint son front. Ah! coulez, mes larmes, coulez sans mesure sur ce corps flétri. Hélas! c'étoit, par sa beauté, le plus digne logement d'une si belle âme. Il m'honoroit trop en descendant jusqu'à m'embrasser. Comme la vertu y brilloit par des traits visibles qui la rendoient aimable! comme elle éclatoit dans ses yeux! comme elle sourioit sur ses joues et sur ses lèvres! Maintenant elle s'est échappée de ce corps, trop pure, trop sainte, pour commercer avec les mortels, et particulièrement avec moi. Ah! coulez, mes larmes, coulez sans mesure sur cette enveloppe flétrie, jusqu'à ce que mon âme, empressée de le joindre, laisse sa poussière auprès de la sienne.»

C'étoit ainsi que Thirza se lamentoit, arrosant le cadavre de ses larmes. Eve sentit sa douleur augmentée par celle de ses filles.

« O mes enfants! s'écria-t-elle, je ne suis

pas moins sensible à votre affliction qu'à la mienne propre; vos lamentations me déchirent l'âme. Vos plaintes sont pour moi des reproches rongeurs.... Elles me rappellent que c'est moi qui ai introduit dans le monde le péché, la malédiction et la mort. Ah! pardonnez-moi, mes enfants; pardonnez à votre malheureuse mère, qui vous a enfantés avec douleur. » Ses filles attendries, lui embrassant les genoux, lui dirent affectueusement: « O Eve, notre mère! par cette douleur même que tu as éprouvée en nous mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine et la nôtre; cesse d'aggraver nos tourments par ton désespoir. N'appelle pas des reproches nos larmes et nos soupirs. Ah! si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échapperoit de notre sein et de nos yeux ni soupirs ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, au cri de la nature? Ce sont là les sources d'où partent nos pleurs. » Elles tenoient encore embrassés les genoux de leur mère, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes, lorsque Adam prit la parole en ces termes: « O mes bien-aimées, ne dif-

férons pas plus long-temps d'accomplir les ordres de l'Eternel! rendons à la terre, d'où elle provenoit, cette enveloppe matérielle, l'objet de nos larmes et de nos lamentations. Le temps, qui guérit tout, et la raison victorieuse, adouciront notre douleur; elle sera comme les soupirs d'une épouse, après le jour qui doit la conduire dans les bras de son bien-aimé. — Rends-le donc à la terre, » reprit Thirza; et elle tourna, en pleurant, ses regards sur son père. « Mais permets-moi, ô mon père! ajouta-t-elle, permets-moi de pleurer encore sur lui, et tu le rendras ensuite à la terre. » Ayant dit ces mots, elle se jeta, les bras ouverts, sur le cadavre.

Cependant Adam creusa une fosse dans la terre; Eve et Méhala se tinrent éloignées à quelque distance. Sur ces entrefaites, arrivèrent les jeunes enfants de Caïn, qui s'acheminoient vers la triste scène, se tenant par la main. « O mon cher Josia! s'écria Eliel aux blonds cheveux, quelles lamentations entends-je devant nous? approchons-nous; que vois-je? c'est Abel..... Comme le voilà étendu! comme il est pâle et défait! comme sa chevelure est ensanglantée! C'est ainsi,

mon frère, c'est ainsi qu'est étendu un agneau qu'on a égorgé pour le sacrifice. — Mon cher Eliel, reprit le petit Josia, vois-tu comme Thirza pleure-sur lui, et comme il tient son œil immobile, sans tourner ses regards vers elle? Retirons-nous de là; je frissonne; cette vue m'épouvante; hâtons-nous d'aller trouver notre mère éplorée. « A ces mots, les enfants, s'étant approchés de Méhala, lui prirent la main, en la regardant tristement. « O ma mère! lui demandèrent-ils, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi Abel est-il étendu là comme un agneau de sacrifice? » Méhala embrassa ses enfants; et, les regardant d'un air douloureux, elle leur dit : « Mes chers enfants, la mort a tiré son âme de la poussière, et l'a portée dans le séjour qu'habitent les anges, pour y jouir des félicités éternelles. — Il ne se réveillera donc plus? reprit le jeune Eliel, pleurant avec sanglots; il ne se réveillera plus, lui qui nous aimoit si tendrement, qui, nous tenant sur ses genoux, Josia et moi, nous apprenoit de beaux cantiques, nous entretenoit de Dieu, des anges, des merveilles de la nature? quoi! il ne se réveillera jamais? Ah! que notre père

va pleurer quand il sera venu des champs! » Et les deux enfants consternés s'enveloppèrent dans les plis du vêtement de leur mère.

Adam avoit fini de creuser la fosse. « Réveille-toi, dit-il à Thirza; réveille-toi, ma bien-aimée, ne différons pas de rendre cette poussière à la terre; le Seigneur l'a commandé, ma Thirza! » Et s'approchant d'elle, il la prit par la main avec tendresse. Elle avoit eu une extase sur le cadavre, et, se réveillant de sa sainte vision: « Oui, je l'ai vu, dit-elle; il s'avançoit vers moi dans un éclat céleste. Qu'il étoit resplendissant de gloire!..... Ne pleure pas, m'a-t-il dit, ne pleure pas; je suis heureux; bientôt tu viendras me trouver dans ce séjour de bonheur et de gloire, où il n'y aura plus de mort qui puisse nous séparer. A ces mots il a disparu, en me jetant un souris divin; et un éclat céleste a marqué les traces de ses pieds. » Thirza dit; et une consolation sublime illumina son visage. « Enterre, ô mon père! enterre, dit-elle, cette enveloppe de poussière. » Puis elle se leva, et se mit à côté de sa mère et de sa sœur, et toutes trois se cachèrent le visage dans les ondes de leur che-

velure éparse, tandis qu'Adam, après avoir enveloppé de peaux le cadavre, le mit dans la fosse, et le couvrit de terre. « Maintenant, dit-il, chère épouse, chers enfants, prosternés près de ce tombeau, adorons l'Éternel: » et tous se prosternèrent auprès du tombeau, Eliel et Josia rangés aux deux côtés de leur mère. Alors le père des humains prononça cette prière à haute voix, les bras en croix sur la poitrine.

« O toi qui demeures au haut du ciel, Dieu créateur, justice éternelle, bonté infinie, tu nous vois prosternés devant toi, auprès du tombeau du premier mort: tu vois des pécheurs t'implorer dans la poussière! ah! fais que notre prière s'élève vers toi: jette favorablement tes regards sur nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure du péché; nos iniquités sont grandes, mais ta bonté infinie est plus grande encore. Pleins de souillures et d'impuretés, que sommes-nous devant toi? et cependant tu ne détournes pas ta face de dessus nos têtes; et, du haut de ton trône, tu regardes encore notre misère d'un œil propice. Tu nous permets de t'implorer; tu ne nous as pas abandonnés

quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les cieus. Ce n'est pas seulement l'agréable printemps qui te loue, ce n'est pas seulement la sérénité du ciel qui t'annonce; tu te manifestes aussi par les éclats bruyants du tonnerre qu'enfante un sombre nuage, par l'aquilon mugissant qui excite les tempêtes et les orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, et de la joie riante du mortel heureux, et des tristes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vue, la fille du péché, l'affreuse mort : elle est venue dans nos cabanes sous une forme hideuse. Une funeste prévarication dont la terre auroit dû marquer le fatal instant par des hurlements funèbres, par d'épouvantables orages, un noir forfait l'a conduite ici par la main : le premier sorti de mes reins.... ah ! j'en frémis ! il a livré son frère à la mort ! Dieu miséricordieux ! ne détourne pourtant pas ta face de devant moi, si j'ose t'implorer pour lui. Dieu clément, daigne ne pas rejeter entièrement le coupable de devant toi ; jette tes regards sur lui ; verse ta terreur dans son âme, afin qu'il tremble de son crime ; qu'il s'humilie devant toi sur la terre ; qu'il

pleure, qu'il gémissé, et te demande sans cesse pardon ; et, quand il t'aura long-temps imploré, ô mon Dieu ! répands alors quelque consolation sur sa misère : exauce, je t'en conjure, exauce la prière que j'ose t'adresser. J'ai creusé un tombeau ; j'ai jeté de la terre mouillée de nos larmes sur la dépouille corruptible du mort ; écoute favorablement nos vœux ; qu'ils montent du creux de sa sépulture jusqu'au pied de ton trône sublime. Exauce-nous, Seigneur ; Seigneur, exauce-nous ; nous te demandons grâce pour notre premier-né : ne le laisse point périr dans ta colère ; soit que nous t'implorions au coucher du soleil ou à son lever, soit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre et nous être favorable. Nous sommes encore trop heureux sous la main même de ta justice vengeresse. Louanges éternelles te soient rendues ; tu as reçu l'âme du mort dans ta gloire. La mort a pris sa première victime ; nous la suivrons, cette victime, l'un après l'autre, dans la sombre fosse, nous la suivrons dans l'éternité. O toi, dont un signe créa le ciel, dont la parole tira la terre du néant ! ils pas-

seront, ce ciel et cette terre : mais, pour toi, tu es éternel. Nous vivons dans la poussière, et notre poussière se dissoudra : mais tu restes éternellement inaltérable, tu nous rassembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir sur ses fautes, et le juste qui s'afflige de ce que sa vertu est encore mêlée d'imperfections, de ce que la pureté de sa conscience est encore altérée de quelques taches qu'y imprime la foiblesse humaine; tu les tireras l'un et l'autre de la poussière, afin qu'ils se réjouissent éternellement, et qu'ils soient purs comme les anges. Car... ô promesse ineffable! la race de la femme doit un jour briser la tête du serpent. Que la terre bondisse; que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même où les maux sortis de ta main viendront fondre sur nos têtes. L'homme est déchu, il est dégradé de sa dignité première; mais trop heureux encore de ce que son Dieu ne l'a pas rejeté pour toujours, et que de son tribunal même il jette encore sur nous des regards de bonté. Il est tombé, celui que Dieu avoit créé si heureux; et, à l'instant de sa chute, confus et tremblant, il attendoit

dans l'humiliation et la détresse, la malédiction divine et sa damnation éternelle. Car que pouvoit attendre autre chose d'un Dieu irrité une créature ingrate et rebelle? Mais, ô prodige inattendu de bonté! la nature entière annonce solennellement de la part de Dieu qu'un jour la tête du serpent sera écrasée. Mystère sublime, mais environné, il est vrai, d'une obscurité sainte que les mortels ne sauroient pénétrer; mystère ineffable, mais consolant, que le pécheur puisse, malgré ses crimes, être réconcilié avec Dieu!.... Et dans notre demeure terrestre, nous nous désolerions encore par de coupables larmes de ce que le songe de cette vie est alternativement entrecoupé de plaisirs et d'afflictions, jusqu'à ce que la mort qui s'approche dégage l'âme de son enveloppe souillée, et l'affranchisse des liens d'une juste malédiction? À cet heureux instant, l'âme qui, malgré le limon dont elle est entourée, a conservé l'idée de sa dignité originaire, qui a répondu fidèlement aux saintes inspirations de l'amour divin, sort alors de sa prison, pure et heureuse comme les anges. Ah! je pénètre dans les secrets

d'un heureux avenir. Je vois ceux que la mort a transportés au séjour céleste : je vois une race nombreuse, pure comme les flammes que les anges allument sur l'autel en face du Tout-Puissant. Ils sont au milieu des anges; ils chantent des hymnes sans fin devant le trône éclatant de l'Eternel. Ah! qu'est-ce que je suis? Comme mon âme s'élève! Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable. O bonté infinie! Elle ne suffit pas à célébrer tes louanges. Elle nage dans un saint ravissement : et quand elle penseroit avec autant de force que le premier des anges, elle s'exprimeroit imparfaitement; elle ne pourroit que sentir. »

Adam se tut, et resta long-temps dans un profond silence; toute sa famille, prosternée près de lui autour du tombeau, y étoit sans mouvement et sans voix. La nature entière, comme étonnée, observoit le même silence; et le ciel, serein au dessus de leurs têtes, n'avoit pas le plus léger nuage.

Le soir vint; l'air étoit frais et le temps calme. Caïn, agité de frémissements inquiets, dévoré de remords rongeurs, avoit erré dans les contrées les plus sauvages. A

cablé de fatigue, il s'assit du côté où la lune montoit au dessus de l'horizon, et fit ainsi entendre sa voix effrayante à travers le silence de la nuit : « Là-bas, dit-il, derrière cette montagne se lève la lune avec son éclat blanchâtre; elle nage dans l'atmosphère obscur; elle répand au loin sa pâle lumière et une douce tranquillité. Sous cette belle voûte parsemée d'étoiles tout respire le repos et la fraîcheur : l'homme seul est agité. Des cris et des accents lugubres s'élèvent au milieu du silence de la nuit; c'est moi, scélérat, c'est moi qui ai porté la désolation dans ces cabanes! Ces cris m'accusent; ces accents lugubres dont l'air retentit, c'est mon crime qui les cause. Reculez-en d'horreur, constellations qui m'entendez; et toi, lune, pâlis, et voile ton flambeau : en ce jour, jour maudit, la terre que tu éclaires a été abreuvée, pour la première fois, de sang humain; et c'est moi, malheureux! c'est moi qui l'ai abreuvée de ce sang, du sang de mon propre frère! Astres bénis, je ne mérite plus votre favorable influence. Refusez-la-moi, j'y consens; refusez-la aux champs que je laboure, à la contrée que j'habite; j'ai massacré mon

frère : enveloppe-moi, sombre obscurité; cache-moi aux yeux de toute la nature. Je veux, sous ton voile, traîner partout ma misère avec moi. Je fuirai dans des lieux déserts et arides, dont aucun pied mortel n'aura foulé l'herbe flétrie; j'habiterai parmi des rochers, d'où une eau infecte distillera en forme de larmes; dans des repaires marécageux, remplis d'horribles reptiles, où des buissons épais, asiles des oiseaux de proie, me déroberont l'aspect du ciel : là je passerai le jour à me plaindre, à me lamenter et à me traîner sur la terre : et quand le sommeil aura ramené le cortège des songes les plus noirs, ils présenteront tous à mon imagination effrayée un crâne brisé, une chevelure ensanglantée. »

C'étoit ainsi que Caïn, saisi d'horreur, exprimoit ses remords au milieu des ténèbres de la nuit : il se tut ensuite, et resta long-temps en silence, abandonné à son affliction. L'oiseau nocturne, effrayé de ces lugubres accents, retenoit les siens. On n'entendoit dans la contrée qu'un murmure sourd. Caïn promenoit ses regards au loin, et reprit la parole en ces termes : « O vous,

collines élevées; et vous, ô bois sacrés que je contemple, soyez sensibles à mes maux! Qu'ils sont grands! Ils le sont plus que je ne saurois dire. Le malheureux, quoique coupable, mérite encore quelque commisération. Plaignez mon désastre, ô belle nature! Hélas! vous n'avez plus pour moi d'attraits. Plaignez-moi, ô vous, créatures quelconques qui ressentez la présence efficace d'un Dieu infiniment bon! Mais, hélas! ses bontés n'ont plus rien qui me regarde; je ne puis plus éprouver que sa justice. Dieu n'est plus pour moi qu'un Dieu vengeur. » A ces mots, sa voix resta encore suspendue quelques instants; puis il dit, en soupirant profondément : « Du moins à présent, voilà que je commence à pouvoir pleurer; je ne le pouvois pas auparavant, voilà que mes larmes coulent en abondance : ah! précieuses larmes, qui m'attestez à moi-même que mon malheur est adouci. D'abord le désespoir s'étoit emparé de mon âme; à présent c'est la douleur lugubre et plaintive. Ah! coulez mes larmes; reçois-les, ô terre qui as reçu le sang de mon frère! Je suis maudit sur ta surface : mais... reçois les pleurs que me fait